

L'enfant des mollières

Cela ne faisait que quelques jours qu'elle avait débarqué à Saint Valéry. Un peu par hasard, un peu par dépit. Il était encore bien trop tôt pour qu'elle se fît une idée de ce qu'elle allait devenir par ici. Tout était allé si vite. Elle avait quitté du jour au lendemain les plateaux du Quercy où elle gardait un troupeau de quatre cents caussenardes du Lot. Elle en était encore meurtrie dans tous les sens du terme. Elle avait pourtant tenté de tenir le coup avant de jeter l'éponge. Et puis, une fois partie, le temps n'était plus à la ruminantion.

Elle avait regagné le giron familial en bordure du périphérique parisien histoire de retrouver un cocon bienveillant ; donner des explications bien qu'elle ne divulguât pas certains détails trop éprouvants et trop récents. Rester une semaine lui suffisait amplement. Depuis sa chambre au décor immuable elle suffoquait, elle étouffait. Au-delà de quelques jours, elle avait l'impression de régresser au stade d'adolescente instable que les parents cherchaient à protéger tout en lui imposant leur mode de vie auquel elle n'adhérait plus depuis longtemps. Elle manquait d'espace, elle manquait d'oxygène et plus que tout, les moutons lui manquaient.

Elle avait fui le Quercy ; besoin de vite tourner la page et retrouver un emploi de bergère, ailleurs. Des annonces, il y en avait quelques-unes mais à part retourner d'où elle venait de s'enfuir, ne restait que celle-ci, pour remplacer un berger blessé qui ne pourrait reprendre ses fonctions avant six mois. Et puis St Valéry-sur-Somme, elle ne connaissait pas mais ça sonnait bien. Elle savait juste que les voisins de ses parents, des gens humbles, parlaient souvent de la baie de Somme, leur berceau, avec l'émotion qui faisait chanceler leur voix et le doux rêve d'y retourner sitôt l'heure de la retraite sonnée.

De plus en plus de femmes s'orientaient vers le métier de bergère ; elles n'en étaient pas moins confrontées au sexisme, au machisme, au harcèlement et parfois jusqu'à la violence. Elle en avait fait les frais et en resterait marquée. Et puis finalement, un bon coup de pied aux fesses évitait parfois mil et une tergiversations. En un clic elle commanda son billet de train.

*

Ici, elle ne connaissait rien. Ni le lieu, ni les gens. Aucun repère. La seule chose sur laquelle elle pouvait compter c'était son amour pour les bêtes et pour l'immensité ; ici elle serait servie et le faste de la baie l'aiderait à se reconstruire.

*

L'enfant, accroupi dans le sable, tenait un bâtonnet dans la main. Il perçait les bulles qui affleuraient en surface et grattait les petits monticules des vers de sable. Il ne l'entendit pas approcher. Le vent couvrait le bruit de ses pas. C'est l'ombre de sa silhouette allongée dans son dos qui le fit redresser la tête et se retourner. Il cligna des yeux, gêné par le soleil bas. Nulle autre présence sur l'immensité de la baie en dehors de la leur et de celle des brebis paisibles sur la mollière.

« Bonjour, lui dit-elle. Qu'est-ce que tu fais là, tout seul.

L'enfant ne répondit pas.

— Moi c'est Marianne, et toi ? pas de réponse. Tu habites par ici ? l'enfant s'était remis à gratouiller le sable. La marée va commencer à monter, tu sais ; tu ne peux pas rester là. Si tu veux je t'accompagne jusqu'à chez toi.

L'enfant lâcha son bâton, se redressa précipitamment et se mit à courir en direction du hameau. Ce gamin, ça avait été comme une fulgurance.

*

François, l'éleveur de Suffolk lui fit découvrir son territoire. Elle prit rapidement ses repères dans la baie, sur la mollière. Il lui apprit les oiseaux, la spatule et l'avocette, l'huître-pie et le chevalier gambette, des noms empreints de poésie ; il l'approcha au plus près du reposoir des phoques par une après-midi clémente alors qu'au loin les ovins paissaient sereinement sur les près salés.

Elle apercevait fréquemment l'enfant sur le sable. Ce n'était pas un enfant délaissé. Il était Hugo, avait huit ans, il grandissait dans une structure adaptée et rentrait chez lui chaque fin de semaine et pour les vacances. François connaissait bien sa famille. Lorsque Marianne le remarquait au loin elle lui faisait signe mais l'enfant, lui, jamais ne répondait.

*

Marianne guidait les bêtes sur une autre partie des mollières. Dans deux jours, elle les déplacerait de nouveau vers des zones où le chiendent avait amplement repoussé ; les agneaux engraisseraient peu à peu. Les bêtes passaient leur temps tête baissée, à ruminer, comme si elles ne voulaient pas voir les choses en face. Un peu comme elle finalement. Le soleil de fin de journée déposait sur leur toison des éclats orangés. Elles étaient bien différentes de ses caussenardes, plus indépendantes. Marianne fondait pour ces têtes noires comme sorties d'un seau de charbon. Il leur faudrait peut-être un peu de temps pour s'habituer à leur nouvelle bergère.

*

Lorsqu'elle arriva à l'enclos ce matin-là, Marianne comprit immédiatement que quelque chose clochait. De toute évidence, le compte n'y était pas ; il manquait des bêtes. Elle entreprit aussitôt de les transférer dans les bergeries et appela François. Elle pouvait compter sur Voyou, le berger picard, pour l'aider à rassembler les brebis et les mener jusqu'aux bâtisses. Le duo récemment formé entre la bergère et le chien fonctionnait étonnement bien. Elle fit le décompte au fur et à mesure de leur entrée dans les bâtiments. Le bilan fut sans équivoque ; il en manquait soixante-deux sur les trois cents que comptait le troupeau. Marianne savait que le vol d'ovins était un phénomène récurrent sur pratiquement tout le territoire mais elle n'y avait jamais été confrontée directement. Sur les Causses, lorsqu'un mouton manquait à l'appel c'est que le loup était passé par là. Il avait fallu qu'elle débarque dans la baie avec sa poisse collée aux talons pour que ça arrive ici. Pour sûr, François lui reprocherait de ne pas avoir rentré les bêtes la veille après la pâture.

Il était sidéré, dévasté, dégoûté. Il jurait et gesticulait dans tous les sens. Ses bêtes étaient précieuses, au sens vérial du terme, mais pas que.

Etrangement, deux mois auparavant, un commercial était venu le voir pour lui vendre un dispositif de géolocalisation pour ses bêtes. Un collier connecté permettant de connaître à l'instant t la position de la brebis mais également de connaître les paramètres sanitaires des animaux. Le tout, avec une simple application sur un smartphone et proposait même un prix dégressif en fonction du nombre de bêtes à équiper. Mais François n'en voulait pas. Ses bêtes n'étaient ni des cobayes, ni des machines ou des robots pour satisfaire les ambitions des gros industriels des technologies connectées. Et elles n'avaient rien demandé, et surtout pas à subir les effets des hautes fréquences sur leur comportement et leur état sanitaire. Mais quel monde de fous !

Il reconnaissait pourtant qu'avec l'augmentation de son cheptel il devenait de plus en plus difficile de surveiller les brebis. La preuve. Dans son excès de colère, il s'en était pris à Marianne. Sans vraiment dire les choses, les sous-entendus étaient clairs. Cependant, il lui fallait reconnaître que garder trois cents bêtes n'avait rien avoir avec la centaine que son troupeau comptait l'an passé.

La période était particulièrement délicate. Les bêtes pâturaient juste le temps d'être prêtes pour Pâques. Les agneaux de prés salés étaient on ne peut plus convoités ; Mais un vol à cette période signifiait que les agneaux n'atteindraient pas les 135 jours nécessaires pour être prêts à l'abattage. A moins qu'ils ne soient installés quelque part à l'abri pour terminer le grossissement, probablement nourris au concentré ; certainement pas de pâture fraîche. Le consommateur trompé n'y verrait que du feu.

La saison précédente avait été exceptionnelle. Il y avait eu tant de naissances et les agneaux s'étaient tellement bien vendus qu'il avait pratiquement tout réinvesti dans de nouvelles brebis. Elles avaient toutes porté un voire deux agneaux parfois. De quoi réduire sensiblement la durée du lourd emprunt qu'il avait contracté auprès de sa banque. Ce vol était un coup de massue. Et retrouver les agneaux n'avait rien d'évident. On en retrouvait parfois sur les marchés mais la plupart du temps, il n'y avait aucune preuve à opposer. S'il avait embouché un berger c'était pour garder un œil sur ses bêtes. Marianne avait failli.

*

Hugo était un enfant singulier et au sommeil perturbé. Depuis sa chambre aménagée dans les combles de la maison familiale, il passait ses nuits hachées à observer la vie nocturne avec la longue-vue que sa grand-mère lui avait offerte lors de son dernier anniversaire. Des heures durant il scrutait la nuit, contemplait les étoiles, les oiseaux nocturnes et notait les déambulations des noctambules. Sa manie était de tout consigner dans un cahier. Chaque soir, lorsqu'il montait se coucher, il traçait avec application à l'aide d'un normographe la date en haut de page ; puis, méticuleusement, à chaque observation il inscrivait dans la marge l'heure et dans le corps de page, factuellement, avec ses mots simples mais concis, il rédigeait.

*

Lorsque son père avait parlé à table du vol des brebis chez François, il avait précipitamment quitté la table pour regagner sa chambre, sortir son cahier caché dans son tiroir à linge de corps. Il n'avait jamais d'intention d'exploiter ses observations, d'en extrapoler de quelconques conclusions. C'était noté là, c'est tout ; il n'en faisait rien de plus. Cette fois-ci, c'était différent. Comme une intuition, il faisait un lien entre la disparition des agneaux et ses récentes observations. Il se rappela la présence d'un gros camion sombre sur le chemin de la Faussée à 2h30 du matin qui roulait lentement. S'il en avait parlé à ses parents, ils l'auraient sermonné ; « On n'espionne pas les gens ; et puis d'abord, qu'est-ce que tu fabriques comme ça à ne pas dormir la nuit ?! ». Non. S'il y avait une seule personne à qui il avait envie de se confier, c'était à la bergère. Elle, elle ne le jugerait pas ; elle ne le gronderait pas.

*

En arrivant à la gendarmerie, le brigadier les conduisit jusqu'au bureau du capitaine Louvencourt qui s'entretenait déjà avec François venu déposer plainte. Le petit marchait devant, presque à reculons, impressionné par l'allure stricte des gendarmes et l'austérité du lieu. Il se retournait continuellement pour s'assurer que Marianne était toujours là. Le père restait en retrait. Hugo avait refusé qu'il l'accompagne, il ne voulait que Marianne mais il ne pouvait en être autrement. Elle lui sourit en guise d'encouragement. L'enfant était nerveux. Le père observait le fils. Hugo pourrait très bien les planter là, leur filer entre les mains telle une anguille sans qu'aucun puisse le retenir. Convaincre Hugo de l'accompagner jusqu'à la gendarmerie n'avait pas été chose simple. Le capitaine l'invita à s'asseoir. Il triturait ses doigts dans tous les sens et restait là, mutique. Le capitaine avait la réputation d'être patient ; mais tout de même... puis, tout à coup :

— C'est beau Marianne ; c'est comme mamie. Toi aussi tu sais faire le gâteau battu comme mamie Marianne ?

Marianne s'approcha de l'enfant. C'était la première fois qu'il lui parlait de sa famille. Tout en douceur elle l'orienta vers les événements et l'incita à raconter ce qu'il avait vu ; car il avait vu. Elle lui caressa la joue et il garda sa main dans la sienne. De quelques mots mal assurés il prit peu à peu son élan jusqu'à en arriver à un flux vertigineux de paroles que le capitaine ne voulait risquer d'interrompre. Lorsqu'il se tut le silence plomba l'atmosphère. Hugo se redressa alors et sortit de sous son blouson son cahier qu'il déposa cérémonieusement sur le bureau comme il en aurait fait don. Tout y était consigné. Il y avait même des dessins dont celui d'un gros camion sur lequel Hugo avait reproduit le logo qu'il avait aperçu sur le flanc au moment où la lune, entre les nuages, l'avait furtivement éclairé.

Fin